

Commentaires de lecture du 15 janvier 2019

BALZANO Marco, *Resto Qui*, (Einaudi, 2018, 175 p.)



L'histoire commence en 1923 et se déroule à Curon, dans le Haut-Adige pour les Italiens, ou Tyrol du Sud pour les Allemands. Trois amies, Maja, Barbara et Trina, finissent leurs études et préparent leur diplôme. Elles veulent devenir institutrices. Mais l'histoire les rattrapent et elles ne pourront pas réaliser véritablement leurs rêves. Le régime mussolinien a décidé d'italianiser à marche forcée cette région auparavant sous domination autrichienne et germanophone en la contraignant à parler italien. Les jeunes filles ne peuvent exercer, et sont conduites à prodiguer des cours secrets, en allemand, à des enfants dont les parents ne veulent pas qu'ils parlent italien. Les policiers finissent par débusquer et arrêter Barbara. Trina, le personnage principal, se sentira coupable d'avoir entraîné Barbara dans une aventure qui la conduit à une arrestation ignominieuse et brutale, et à l'exil. Trina épouse Erich, un paysan qu'elle aime depuis qu'elle est toute jeune, farouche opposant à l'italianisation, qui a lié amitié avec son père. Ils vivent comme ils peuvent, sous la domination mussolinienne, inquiétés par l'invasion italienne diligentée par le pouvoir, et par les projets de construction du barrage, qui modifiera le paysage et les conditions de vie, puisqu'il est envisagé d'engloutir le village. Beaucoup veulent fuir en Autriche. Erich ne transige pas et refuse d'imaginer partir. Deux enfants naissent : Michael et Marica.

La soeur d'Erich, Anita, et son mari autrichien, qui vivent à Innsbruck, viennent les visiter. Tout se passe bien entre les deux couples et Anita semble vouloir se lier d'amitié avec Trina. Lorenz le mari leur fait miroiter une protection d'Hitler qui leur rendrait leur germanité. Mais un jour, alors que les invités se préparent à partir, Trina s'absente, et à son retour, le couple a disparu et emmené Marica. La famille sombre dans le désespoir et s'effondre sous le poids de la culpabilité, des reproches non dits, et de la souffrance.

La guerre va arriver, déstabilisant le pays, faisant éclater les familles. Les italiens sont vite battus, et les allemands s'annoncent. Certains comme Michael, au grand dam de son père, s'enthousiasment pour Hitler, et adoptent le nazisme, sans vouloir en reconnaître la nocivité. Les villageois y voient un avantage : on peut espérer que la guerre fera oublier le projet de barrage. Les hommes sont mobilisés les uns après les autres, et Erich également. Il reviendra, blessé, et bien décidé à ne plus combattre. Et lorsque les soldats se rapprochent, il décide de fuir, et Trina l'accompagne. Ils vont fuir vers la Suisse, en hiver, dans la neige et le froid, affamés, et craignant les patrouilles. Un jour, ils sont surpris par des soldats allemands et, pour sauver Erich, Trina tue deux soldats. La fuite devient de plus en plus pénible, mais ils finissent par trouver le prêtre auquel le prêtre du village les a recommandés. A l'abri pour quelque temps, ils finissent par fuir tous, et vivent des mois dans la forêt, mourant de faim, et parfois malades. C'est la fin de la guerre qui les sauve.

De retour au village, ils reprennent le cours de la vie et des travaux des champs. Des dégâts ont eu lieu, les gens ont changé, ils sont plus passifs, à l'opposé d'Erich resté ferme sur ses convictions : « On ne part pas, on reste chez soi, sur la terre où sont nés parents, grands parents et enfants ». La guerre est finie, les gouvernements ont changé, le projet de barrage demeure. Erich essaie de soulever les paysans contre la Montecatini, entame un procès, va jusqu'à une entrevue avec le pape. Les maigres espoirs qui naissent parfois s'envolent les uns après les autres. Erich reste seul : les autres se découragent. Il ne part toujours pas, mais meurt après avoir vu le début de la construction de la digue et des inondations.

Marica n'est pas revenue. Enlevée ? Consentante ou non ? Certains - le père, la grand mère - l'accusent de complaisance supposée et lui reprochent de ne pas revenir.

Trois parties se succèdent dans le roman, où l'on voit sans cesse croître le poids de l'histoire sur ces paysans : la montée des épreuves, la guerre, le barrage. Le récit est à la première personne, c'est Trina qui parle. Elle s'adresse à sa fille disparue, dont elle veut maintenir une existence imaginaire. Le récit

évite le pathétique, malgré la gravité des événements évoqués. Ainsi mis à distance, les drames sont dessinés dans leur brutale nudité. Les sentiments sont suggérés par les gestes et les réactions plus que par des commentaires. Le roman entraîne le lecteur par cette sobriété même, qui lui permet de se glisser dans les non dits, de construire les interprétations sous-jacentes.

Elisabeth GRIMALDI
Janvier 2019

BALZANO Marco, *Je reste ici* (Philippe Rey, 2018, 220 p. trad Nathalie Bauer)

« Je reste ici », c'est ce qu'affirme Erich, l'époux de Trina, « Si nous partons, les fascistes auront gagné ». Il ne veut pas quitter la terre, le village où il est né, où sont nés les siens, ses parents, ses enfants. Cette détermination le privera de Marica, sa fille tant aimée, et il mourra prématurément de cette longue résistance épuisante à un état de fait né d'une violence historique.



A la fin de la Première Guerre mondiale, les Alliés réorganisent un partage de l'Europe " selon le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes ", l'Allemagne vaincue exceptée. Mussolini annexe le Haut-Adige / Tyrol du Sud autrichien et va y imposer l'italianisation par la force. Ceux qui résistent comme Erich n'ont plus aucun droit et risquent la mort. Seule solution : la fuite.

Le roman très documenté de Marco Balzano s'étend sur une trentaine d'années, entre 1923 et les années 50. La narratrice, Trina, s'adresse à sa fille absente et lui fait le récit de tout ce qu'elle a vécu depuis ses dix-sept ans, année de son bac. Trina a accompagné, comme ses parents, la résistance de son époux à l'occupant, elle a exercé son métier d'institutrice dans de petites écoles clandestines de langue allemande tandis que le village, y compris au cœur des familles, se divisait entre ceux qui acceptaient et ceux qui refusaient cette occupation.

Et, surcroît de malheur, le salut apparut à nombre d'entre eux du côté de l'Allemagne nazie qui les sauveraient des fascistes italiens. C'est le cas de Michaël, le frère de Trina, impardonnable pour son père.

Comment ne pas évoquer la situation de la France en 1940-1945 mais surtout, semblable en tous points celle de l'Alsace-Moselle entre 1871 et 1919. Alphonse Daudet dans le texte émouvant, très patriotique, de *La dernière classe* (*Contes du Lundi*, 1873) raconte le départ forcé de l'instituteur français remplacé par un prussien qui enseignera désormais en allemand.

La différence, c'est que cette perte de leur pays et de leur langue d'origine pour les Alsaciens a pris fin (non sans séquelles, certes) au bout de quarante ans, en 1919, alors que les 200 000 Autrichiens du Haut-Adige / Tyrol du Sud sont restés italiens.

Quant à la menace tout au long du récit de la construction d'un barrage, elle rappellera au lecteur d'autres drames de villages engloutis en temps de paix au nom de l'économie.

Ce roman très bien mené incarne un drame historique dans de beaux personnages, des êtres forts qui résistent chacun à leur façon : Ma, la mère de Trina, " toute en noir et blanc ", est certaine qu' " il faut agir et surtout ne pas penser ". Trina, plus proche d'un père conciliant, se dit " perdue dans une gamme de gris " et persuadée que " les mots pouvaient la sauver ". Erich résiste en paysan silencieux qu'il est et tait sa douleur.

Le style est celui du constat mais avec de la chair et du cœur, la construction est claire pour un sujet complexe : trois parties presque égales, chacune d'une dizaine de courts chapitres.

La Stampa a salué ce roman comme littérature néo-réaliste. On pourrait parler aussi du testament d'une mère à sa fille disparue, d'une adresse qui abolit l'absence.

Nicole ZUCCA
Janvier 2019

MALERBA Luigi, *Storiette e Storiette tascabili*, (Quodlibet, 2016, 190 p.)

Seigneur ! comment aborder ce petit livre inracontable ???!

Vous rappelez-vous les *Galline pensierosi* du même auteur ? C'est le même fouillis hétéroclite et pas résumable dans ce recueil de petites histoires plus saugrenues les unes que les autres. Pourtant l'auteur classe son œuvre soigneusement en deux parties. Où est la différence ?

Il me semble (je reste prudente) que *les Petites histoires* sont plus courtes, parfaitement ineptes, dues à la maladresse avouée d'un père de famille, dans la première historiette, à raconter des fables à sa progéniture. On baigne dans l'absurde de narrations qui tombent à plat avec une remarquable constance. A mon avis il faut être très doué pour écrire pareilles nullités sans intérêt apparent. Ou plutôt, très malicieux, avec un pied de nez au lecteur.

La seconde partie, *les Petites Histoires de poche*, voit se développer des histoires plus longues et plus sensées. où la poésie le dispute néanmoins à l'invraisemblance. Je retiens en exemple l'histoire d'une grande amitié entre un fermier et son cochon. Au moment du sacrifice annuel pour la Befana, le fermier, incapable d'égorger son ami, se contente de lui découper une cuisse, qu'il remplace par une jambe de bois ! Le cochon un peu plus tard lui tranche un doigt d'un coup de dent ...et lui apporte un petit bout de bois pour qu'il se fasse une prothèse. Pas beau, ça, comme logique animale ?

Un point commun ? Les noms des personnages adultes sont presque tous en -one, Marione, Agrippone, Ubaldone, etc ; cela leur donne du poids ! La verve de Malerba est prodigieuse, il a quand même écrit ici 84 histoires des plus farfelues avec une belle imagination.

Donc je conseille à tous ceux qui aiment gaieté et absurdités réunies de lire cet opuscule , d'une langue facile à lire de surcroît. Plus on avance, plus on aime !

Claudine LAURENT
Janvier 2019



MORAZZONI Marta, *Le feu de Jeanne*, (Actes Sud, 2015, 190 p. trad. Marguerite Pozzoli, titre it. : *Il fuoco di Jeanne*, Guanda, 2014)

Dans ce roman historique, l'auteure revisite l'un des plus grands mythes de notre histoire de France : Jeanne d'Arc.

Un ouvrage bien écrit, aux nombreuses références littéraires et évangéliques, qui s'avère être une façon très agréable de réviser l'histoire et la géographie, même si son intérêt se situe bien au-delà. En effet, l'auteure part sur les traces de la jeune bergère, en refaisant son périple en pleine Guerre de Cent ans, de Domrémy à Chinon, Orléans, Reims, Compiègne et Rouen, en passant par Bourges, Loches, Jaulny et...Villeneuve lez Avignon. Refusant tout *a priori*, Marta Morazzoni nous entraîne dans une version de l'Histoire se situant " entre hypothèses fantaisistes et réalités présumées " en interrogeant la figure de Jeanne d'Arc sous tous ses aspects : la jeune fille pieuse, le chef de guerre, la victime sacrifiée aux stratégies politiques, la femme pour laquelle le principal chef d'accusation sera de porter des vêtements masculins. Avec beaucoup de sensibilité, l'auteure décrit les personnages, les lieux et les époques avec et sans " la Jeanne officielle ", allant jusqu'à poser les questions : et si Jeanne n'était pas morte sur le bûcher ? Jeanne était-elle une simple bergère ?

Un roman étonnant, et passionnant.

Marie SALADIN
Janvier 2019



REA Ermanno, *Il sorriso di Don Giovanni*, (Feltrinelli, 2014, 230 p.)



Ermanno Rea (Naples 1927 – Rome 2016), journaliste, reporter, photographe, publie *Il sorriso di Don Giovanni* deux ans avant sa mort. Son dernier livre, *Nostalgia* sera publié posthume. Il a commencé à écrire, à l'âge de 60 ans, des livres-enquêtes qui font de lui « un écrivain d'histoires vraies » ancrées le plus souvent dans sa terre d'origine, la Campanie (*Mistero napoletano*, *La dismissione*). A en croire la note de l'auteur en fin de livre, *Il Sorriso di Don Giovanni* relève, lui, de la pure fiction, une fiction toutefois qui n'échappe pas à l'identification autobiographique : Adele, c'est lui !

Adele, la protagoniste, entreprend en effet, dans ce qu'elle définit comme une chronique autobiographique, d'écrire ses mémoires avec la distance qu'autorise l'âge : elle a cinquante quatre ans et se retourne sur une vie tout entière vouée à l'amour et aux livres. Livres et amour s'enracinent très tôt dans une enfance marquée par deux figures fondatrices : sa grand-mère Serafina et Arturo Mastrocinque, l'unique libraire de la petite ville de province où elle vit, qui l'accueille dans sa librairie, l'Isola, lieu d'échanges et de rencontres. C'est là qu'à l'âge de 14 ans elle fait la connaissance de Fausto, communiste convaincu, épris de livres lui aussi. *L'isola di Arturo* d'Elsa Morante est le livre qui va sceller leur destin. Dès lors le récit de l'histoire d'amour se mêle inextricablement à l'histoire des lectures qui l'ont accompagnée et infléchie, peut-être aussi déformée. Lorsqu'après avoir lu *Les affinités électives* de Goethe, elle demandera à Fausto une pause, celui-ci entendra rupture et s'empressera de se marier avec une autre sans comprendre l'intensité du sentiment et le caractère exceptionnel de leur relation. Ils se retrouveront dans une très belle scène qui échappe à tous les clichés du genre, sans espoir de retour cependant.

Restent les livres et l'amour immodéré qu'Adele leur porte. Convaincue d'avoir une mission à accomplir, elle part en croisade contre ceux-qui-détestent-les-livres en enseignant à lire et écrire aux analphabètes des quartiers populaires de Naples. Une façon de transmettre sa foi, à savoir que ce sont les livres qui sauveront le monde de l'ignorance et de la barbarie. A la différence des vivants, le prince Mychkine, Emma Bovary, Fabrice Del Dongo, les frères Karamazov, Hamlet ne meurent pas. Ils sont tous là dans l'immense bibliothèque qu'elle a constituée et ils lui parlent et lui sourient tel le *Burlador* de Séville, toujours fascinant.

Dès lors, comment ne pas comprendre la fascination d'Ermanno Rea pour son personnage ? En jouant avec la curiosité du lecteur cultivé, heureux de reconnaître et d'avoir fréquenté les personnages qu'il croise aux côtés d'Adele, Ermanno Rea répond avec optimisme à cette question qui nous interpelle tous : quel avenir pour le livre ? Et affirme sa foi dans le pouvoir salvateur de la littérature.

Louissette CLERC
Janvier 2019

SCERBANENCO Giorgio (1911-1969), *Milano calibro 9* (Garzanti, 1969/2000, 350 p.) trad. Roland Stragliati chez Plon, 1970 : *Milan calibre 9*



Giorgio Scerbanenco a écrit de très nombreux romans et nouvelles. Il a renouvelé en Italie le genre du roman noir, et on le considère en général comme le maître des écrivains italiens de romans noirs publiés à partir des années 1970. Depuis 1993, le prix Scerbanenco récompense le meilleur polar ou roman noir de l'année précédente. *Milano calibro 9* est un recueil de 22 nouvelles, d'une quinzaine de pages en moyenne, édité en 1969, l'année de la mort de Scerbanenco.

Chaque nouvelle est précédée d'un titre qui intrigue et donne envie d'entrer immédiatement dans le récit. Par exemple : *In pineta si uccide meglio*, *Strangolare ma non troppo*, *Vietato essere felici*, etc.

On entame sa lecture, et on n'est jamais déçu. L'histoire commence d'une façon très banale, c'est la vie de tous les jours, et puis de petits détails vous alertent. On se dit que quelque chose est en train de dérapier. On commence à entrevoir une fin, mais souvent ce n'est pas celle qu'on imagine.

Les criminels sont parfois des gens normaux qui commettent soudain l'irréparable, certaines femmes sont complices, ou victimes, mais toujours plus humaines que les hommes. Les coupables finissent souvent par tomber ou payer leur crime, si bien qu'après quelques moments tendus on termine sa lecture apaisé. Et comme l'intrigue a été menée rondement, on est impatient de passer à la nouvelle suivante.

Tout en prenant le lecteur dans les mailles de son récit, Scerbanenco l'interpelle l'air de rien sur de vrais problèmes de société. Ainsi dans *Minorenne da bruciare* (Des mineurs à brûler), la question en filigrane est celle-ci : la justice doit-elle appliquer aux mineurs qui commettent des crimes atroces la même sévérité de peine qu'aux adultes ?

Scerbanenco est très connu pour sa série des Dina Lamberti - quatre romans dont le fameux *Vénus privée* - où il dépeint une Italie des années 1960 difficile, parfois méchante, désireuse de se développer mais désenchantée, loin de l'image édulcorée et brillante de l'Italie du *boom* économique. Ce recueil de nouvelles est de la même qualité.

François GENT
Janvier 2019